

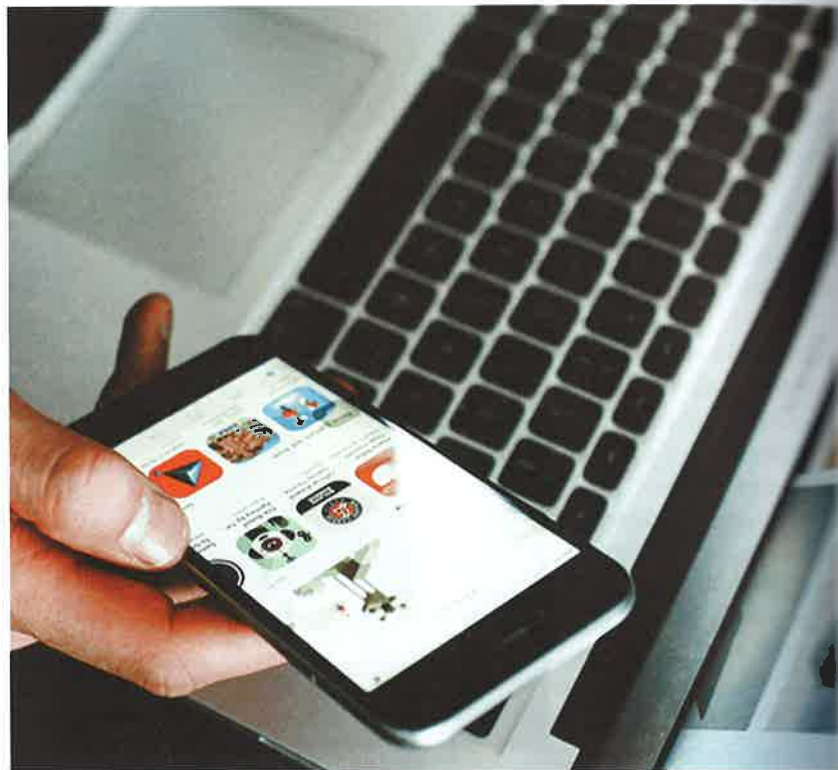
Les Digital Natives n'existent pas !

ENTRETIEN AVEC CLÉMENCE PERRONNET PAR ANNE BLANCHARD

La révolution numérique a bouleversé le rapport au monde des enfants comme des adultes, avec la montée en puissance d'une « économie de l'attention » et ses effets dangereux, notions qui polarisent le débat.

Les travaux sur le numérique montrent que certains jeunes distinguent bien faits et opinions, informations et publicité, et d'autres beaucoup moins : comme dans le monde adulte où classes sociales et genres restent déterminants. Chemin faisant, la sociologue Clémence Perronnet nous en dit plus sur sa propre construction d'un savoir.

Clémence Perronnet est maîtresse de conférences en Sciences de l'éducation à l'Université catholique de l'Ouest. Après un bac S et des études de Lettres à l'ENS Lyon, elle a découvert la sociologie, voir ici une brève présentation de son dernier ouvrage.



Une question générale tout d'abord : notre rapport au numérique, notamment aux réseaux, est de plus en plus appréhendé en termes de biologie, d'universel : par exemple, de besoin – partagé par tous – d'approbation sociale, de circuit de la récompense et de dopamine chez chacun... Que pensez-vous de ces approches ?

Les sociologues se distancient de la description des mécanismes biologiques et préfèrent avoir une approche sociale et culturelle.

Ce que j'ai pu observer dans mes enquêtes, c'est que contrairement aux idées reçues, les jeunes qui visionnent des vidéos de sciences ne cherchent pas à se faire plaisir, ni à s'échapper. Et nous sommes loin de notre hypothèse de départ qui était – grosso modo – que les jeunes regardent ces vidéos parce que c'est « marrant » : non, pour cela, il y a les vidéos d'humour qui font très bien l'affaire !

Les jeunes ont un usage très différencié des vidéos en général et des vidéos à caractère scientifique en particulier. Certains de ceux que j'ai rencontrés – les moins à l'aise en sciences et les filles – ont un usage scolaire. Ils cherchent dans les vidéos un cours supplémentaire ou « en mieux ». D'autres, plus à l'aise avec les sciences, vont bien au-delà : ils s'avancent sur le cours, le programme, le prof, cherchent à approfondir...

Mais ce que tous plébiscitent avec YouTube, c'est un dynamisme dans le passage de connaissances, via le rythme de la vidéo et une proximité avec le Tubeur, à la personne qui parle.

Qu'avez-vous pu observer de l'usage de Wikipédia par les enfants et de Wikipédia par les ados dans leurs travaux ?

Wikipédia, je ne l'ai jamais croisé dans mes travaux. Wikipédia est assez largement utilisé par les 15-18 ans. Et ils ont pas mal de recul, en général. Leur discours est proche de celui des adultes, mais encore, tous les ados ne sont pas égaux.

Ceux qui sont les plus proches des matières scientifiques se méfient de Wikipédia. Ils vont avoir le même discours que la communauté éducative : Wikipédia est un agrégat de « sources secondaires », le plus intéressant est d'y repérer ses sources.

Un jeune de 16 ans m'a dit : « Citer un article de Wikipédia, sans citer les autres articles de recherche qui y sont

NI LA BOSSE DES MATHS NI LA BOSSE DES SCIENCES N'EXISTENT

Réputées socialement neutres, on attend des disciplines scientifiques qu'elles rétablissent l'égalité des chances entre tous les enfants. Pourtant, les filles, bonnes élèves à l'école, disparaissent avec le temps des filières scientifiques... comme les jeunes issus des classes populaires ou des minorités ethno-racisées. De quoi réfléchir – sous peine de faire des sciences, un vecteur de discrimination plus injuste encore !



La bosse des maths n'existe pas. Rétablir l'égalité des chances dans les matières scientifiques, Autrement, septembre 2021, 272 p. ISBN 9782746755734

liés, ça ne sert à rien ! » Les plus privilégiés ont cet usage stratégique.

Ce n'est pas sans rappeler la pratique de beaucoup d'adultes...

Oui, c'est aussi la pratique de beaucoup d'adultes dans les domaines les plus sérieux !

Les jeunes des milieux moins favorisés vont, eux, au contraire, citer Wikipédia tel quel : pour les connaissances que ça peut apporter, sans aller chercher de « sources secondaires ».

On est donc pas du tout dans la génération Digital Natives qu'on nous dépeint souvent : tous les enfants ne naissent pas à l'aise avec le numérique !

Ni en termes de genre : les filles restent encore beaucoup moins équipées d'ordinateurs que les garçons ; ni en termes de milieux sociaux, où l'origine nourrit les inégalités, comme l'ont montré les travaux de Dominique Pasquier.

Comment les ados (de 15 et plus) que vous avez rencontrés évaluent-ils la fiabilité des informations sur Internet, notamment sur YouTube ?

Ils le font surtout en allant voir d'autres vidéos, et pas tellement en consultant d'autres supports. Ils accordent du crédit au vidéaste, s'il cite ses sources, sans nécessairement aller les regarder eux-mêmes.

Autre critère, le fait d'être introduit par un autre vidéaste... On retrouve chez une grande partie des jeunes des façons de faire, de penser que l'on retrouve dans la communauté scientifique avec une légitimité acquise parmi ses pairs.

Selon vous, il y a cinq ou dix ans, les mêmes jeunes avaient-ils cette maturité par rapport aux énonciateurs, aux sources de la connaissance et cette même sensibilité à la validation les pairs ? La profusion d'informations a-t-elle engendré une culture ?

Ce qui est certain, c'est que l'on voit très clairement les effets de l'éducation aux médias qui est faite à l'école. Les jeunes citent beaucoup, fréquemment les cours qu'ils ont eus sur ce thème.

Il faudrait pouvoir comparer avec des jeunes qui il y a dix ou quinze ans lisaient *Sciences & Vie Junior* : allaient-ils repérer et regarder les sources, je ne sais pas...

Parmi les universitaires qui s'expriment sur les jeunes et le numérique, on peut distinguer ceux qui observent des usages riches du numérique grâce auquel les jeunes « font société », et d'autres dénoncent une « fabrique du crétin digital »... Pouvez-vous commenter cette opposition évidemment un peu caricaturale.

Mes collègues les plus pessimistes sont peut-être ceux qui sont le moins sur le terrain. Je trouve que dès qu'on fait des enquêtes, on ne peut pas souscrire, se laisser aller à cette panique morale.

C'est exactement la même chose que sur la question de la lecture et des enfants qui ne liraient plus, etc. Les travaux des sociologues montrent que les enfants et les jeunes lisent, beaucoup, même... mais pas forcément ce qu'on voudrait qu'ils lisent. Ils lisent autrement, mais ils lisent ! De même, ils écrivent ! Avec des inégalités sociales, bien sûr...

Mais on a assez de recul historique pour savoir que cela fait si longtemps que la jeunesse est pervertie, cela devrait nous rassurer !

C'est toujours l'écueil que l'on rencontre en sociologie : il ne faut ni tomber dans un relativisme où tout est merveilleux parce que « les » jeunes font ceci ou cela et que c'est nouveau. Il ne faut pas tomber non plus dans l'excès inverse, où rien ne va plus. C'est toujours un juste milieu, et surtout, ce qui vient, on constate toujours une grande hétérogénéité des pratiques.

Dans les vidéos YouTube scientifiques par exemple, il y a des contenus fiables produits par des gens qualifiés, et il y a aussi des contenus diffusant des idées fausses, potentiellement dangereuses, et des publics pour les deux. Mais il y a aussi des choses très mauvaises autrefois dans les livres, à la télé...

Selon vous, quels nouveaux progrès dans l'accès au savoir peut-on espérer grâce au numérique ?

Dans le champ de l'éducation, on a deux extrêmes. « Le numérique va nous sauver ! », nous a-t-on dit trop ! - notamment durant le confinement. Et me rebelle à l'idée d'une équivalence présence-absence. Le format numérique ne vaut pas une présence, et ce discours m'indigne d'autant plus qu'il y a ces grandes inégalités que nous avons évoquées.

Ce qui m'a intéressée quant aux jeunes auxquels desquels j'ai enquêté dernièrement, c'est de voir combien ils utilisent leur tablette, leur smartphone, mais très peu leur ordinateur. Or, tablette et smartphone ne permettent qu'une moindre flexibilité des pratiques... Et là, je crois qu'il y a sur quelque chose d'intéressant car il y a des modes de fonctionnement de l'informatique et du numérique qui ne se comprennent bien que quand on utilise les fonctions d'un ordinateur. Les jeunes n'ont pas cette culture informatique qu'on leur prête volontiers. Cela est notamment vrai chez les filles : il y a là une grande inégalité encore et, à mon avis, cela conditionne leur grande sous-représentation dans les métiers de l'informatique.

Traitement de texte, recherche d'infos, mais ces usages ne sont pas tant acquis que cela... y compris chez mes jeunes étudiants. On l'a beaucoup vu durant le confinement, surtout avec le usage du téléphone.

Vous semblez très réservée vis-à-vis de ce qui est présenté dans les médias comme une révolution

Le savoir, un formidable eldorado de connaissances, les neurosciences...

Mon attachement disciplinaire fait que je ne suis peut-être pas tout à fait convaincue par les explications des neurosciences. Si je dois retenir un concept dans ce champ-là, c'est plutôt celui de plasticité cérébrale, c'est-à-dire l'idée que nos cerveaux sont construits par notre environnement social. Nos capacités cognitives évoluent donc tout au long de notre vie.

Le rapport au savoir me semble être un enjeu de débat plus du côté de la société que du côté des neurosciences. Certains sociologues se rapprochent des neurosciences, mais pour ma part, je suis rarement convaincue par les protocoles de certaines enquêtes, pas de toutes mais... parmi les plus médiatisées.

Concrètement, vu l'ampleur des résultats, qui sont présentés comme universels, la taille des échantillons est très souvent surprenante et les questions souvent très fermées.

Par exemple, il y a quelques jours, j'ai lu une enquête de l'université d'Oxford en neurosciences qui montrait que les jeunes qui avaient arrêté les maths plus tôt que les autres (et pas fait l'équivalent du bac français de filière scientifique) avaient des cerveaux différents et n'avaient plus certains neurotransmetteurs que les autres avaient, eux ! Au-delà du résultat violent - moi qui ai arrêté les maths à 16 ans, je n'étais pas très contente d'apprendre que mon cerveau n'était pas tout à fait développé... - il faut avoir une grande ignorance de l'histoire des sciences pour s'imaginer que les maths sont une discipline naturelle alors que des disciplines que nous opposons aujourd'hui, comme les maths et la philo, étaient assimilées dans le concept de « science » jusqu'au xvii^e siècle, alors que les mathématiques sont une pratique disciplinaire, artificielle. Et dire que les mathématiques - qui sont une construction, tout sauf naturelle - ont une conséquence sur des neurotransmetteurs, ça me paraît embêtant... Et en plus, l'enquête présentait seulement 40 gamins qui faisaient des maths et 40 qui « manquaient » de maths... Et avec tout ça, on nous présentait un modèle statistique avancé ! Moi, ça m'a toujours appris qu'il fallait éviter les raisonnements statistiques sur de si petits échantillons, comme le calcul de pourcentages sur moins de 100 personnes ! ●

QUI SONT LES YOUTUBERS SCIENTIFIQUES ?

une enquête de l'association Lecture Jeunesse réalisée par Clémence Perronnet

14 YouTubers et YouTubeuses de sciences ont été interrogés.

En tout, une centaine de chaînes francophones se consacrent à la vulgarisation scientifique sur YouTube, les cinq premières cumulent 900 millions de vues.

Les YouTubers scientifiques ont 3 grands profils :

les « héritiers », vidéastes les plus favorisés ayant suivi de longues études scientifiques,
les « rescapés », pour lesquels les sciences ont été le moyen d'une réussite scolaire tardive et
les « désorientés », issus des classes populaires et exclus des filières scientifiques.

Des vidéastes blancs, masculins, diplômés et seulement un quart de YouTubeuses.

C'est pas sorcier, lecture d'imagiers ou de magazines, le goût des sciences provient de la famille et des médias.

Les vidéastes travaillent 20 à 40 heures pour 20 minutes de vidéo et doivent multiplier les moyens de financement (dons, subventions, sponsoring...). YouTubeuses et médiateur·rice·s des musées et centres de CSTI ont le même profil, seul le sexe les différencie, la médiation étant plus féminisée.

À lire : <http://www.lecturejeunesse.org/enquetes/>

